

DC 280

.2

.T4



DC 280

.2

.T4

Copy 1

POÉSIE

A Madame Eugénie de Montijo,

EX-IMPÉRATRICE DE FRANCE,

VEUVE DE SA MAJESTÉ NAPOLEÓN III,

(QUI RÉGNA DE 1852 A 1870)

PAR

CYRILLE C. THÉARD.



NOUVELLE-ORLÉANS.

Imprimerie Philippe, 614-616, rue Saint-Louis.

1896.



W

HOWARD I
FISK FREE A

A

DEC
CATALOG

MADAME EUGENIE DE MONTIJO,¹

EX-IMPÉRATRICE DE FRANCE,

A PROPOS DE SON SÉJOUR A PARIS EN JANVIER 189...

HC 780
12
174

Quel spectacle attristant qu'un trône foudroyé !
Que la grandeur qui tombe est digne de pitié !
L'Abbé Adrien Rouquette, de la Louisiane.

I.

Puisque vous revenez, ô sublime étrangère !
Puisque vous refoulez, touriste, passagère,
Ces lieux, ce sol antique où vous avez régné ;
Et que le souvenir, de vous tout imprégné,
Redit les traits marquants que ce séjour évoque ;
J sens mon cœur s'emplir de cette grande époque,
Où florissaient là-bas, forts sous vos longs regards,
L'Autel austère et pur et les brillants Beaux-Arts.

L'Espagne est le berceau qui charma votre enfance.
Vous aviez pour couler vos beaux jours d'innocence
L'aspect de cette terre au fécondant soleil,
Rivage hospitalier, au magique et doux ciel,
Pays exubérant, où la nature en sève
Invite le passant à rêver sur la grève ;
Où, gracieuse et belle autant que les houris,
La femme a des accents qu'elle n'eût pas appris :
Voix argentine, émue, et qui captive l'âme ;
On la rencontre aussi dans l'Italie en flamme !
Mais l'Ève a trop souvent, dans ces trop brûlants lieux,
La peau presque flétrie au contact de leurs feux.

Mais chez vous, pour grandir la grâce Ibérienne,
Votre aïeul Écossais vous dota de la sienne :
Teint de rose et d'albâtre, yeux d'azur, cheveux d'or,
Et tous les blonds attraits qu'ont les beautés du Nord,
Vous les possédiez, vous ! . . . Non, jamais la sagesse
De Celui de qui viennent bonheur et richesse,
Sur le front rayonnant d'un ange du Midi,
N'avait à plus d'éclat, plus de grandeur uni !
Enfant, tout vous sourit au sein de l'opulence ;
Puis vous vîtes Madrid, dans la magnificence
De la Cour espagnole où votre mère ~~vivait~~^{était},
Où votre astre naissant déjà se révélait . . .
Il devait éclairer d'un jour incomparable
Et Paris et le Monde, ô princesse adorable !
Mais c'est ici surtout qu'il faut suivre vos pas . . .
Souveraine, salut : on s'incline bien bas ! . . .
Princesse au cœur aimant, aux coutumes de France,
Votre âme se prêta sans effort, sans science,
Et de l'esprit gaulois, primesautier, piquant,
Le sel attique, en vous s'absorba plus brillant . . .
Oui, le nouveau *César*, étincelant génie,
Pour compagne de gloire attendait Eugénie !
Au trône impérial il manquait sa douceur,
Sa haute piété, sa catholique ardeur.
Pour ce peuple affolé, leurs deux âmes si grandes
Venaient livrer à Dieu les plus nobles offrandes ! . . .

Oui, vous sûtes porter, Madame, le manteau,
Magique vêtement au prestige si beau,
Dont les plis consacrés couvrirent Joséphine
Et Louise d'Autriche en sa grâce enfantine ! . . .

Mais avant, quand Paris, dans l'admiration,
En conseil assemblé, tout d'acclamation,
Votait des millions pour vos apprêts de fête,
Pour prix des diamants rêvés pour votre tête,
Au jour trois fois heureux, où, confondant vos mains,
Monseigneur de Paris unit ses Souverains :
Combien vous fûtes grande ! En leur munificence,
Ils vous laissaient le choix de vos bijoux *d'urgence* ! . . .
O Sainte Charité, tu sais ce qu'elle fit :
Pour tes enfants errants un asile s'ouvrit ;
Retraite, école immense où chaque pauvre mère
Peut envoyer sa fille à la leçon sévère
Que de cœurs qu'eût ravis la spoliation,
Que de trésors gardés pour la Religion ;
Que de vivantes fleurs à l'ombre de ce cloître,
Pour les plages du Ciel, ô Seigneur ! ont pu croître ! . .
Lorsque leurs voix vers Vous, toutes pleines d'espoir,
Montaient, encens du cœur, le matin et le soir,
Oh ! n'est-ce pas, grand Dieu ! que, d'un œil tutélaire,
De l'ange au front royal, qui sut si bien vous plaire,
Vous paracheviez l'œuvre, et, bénissant ses jours,
L'armiez du bouclier de la foi, pour toujours !
Semblable en sa douceur à Blanche de Castille,
Elle adorait son peuple autant que sa famille !
Souveraine héroïque, au milieu des fléaux,
Des noirs pestiférés elle alléga les maux !

Eugénie, Eugénie, ô la noblesse même !
Quand de votre beau front tombait le diadème ;
Quand votre auguste époux, enfermé dans Sedan,
De ses derniers héros ne maîtrisa l'élan

Que dans l'espoir qu'un jour la plus heureuse France
Saurait mieux employer tant d'amour, de vaillance ;
Quand l'Empereur-Martyr — car on sait aujourd'hui,
Que plus de vérité sur cette époque a lui,
En dehors des soucis, de l'amère tristesse
Dont s'abreuva son âme aux jours de la détresse
(Jour où Celui dont, seul, les droits sont souverains
De la France brisait l'épée entre ses mains),
Tout ce qu'il endura de physiques tortures,
Étouffant dans son cœur, gémissements, murmures —
Quand l'Empereur-Martyr, étudiant son camp,
Trente heures fatigua son coursier haletant ;
Qu'en vain il médita, creusa sa forte tête,
Appelant le moyen d'éviter la défaite,
Jusqu'à ce que, vaincu, se soumettant à Dieu,
Il dit à la Fortune un long et triste adieu :
Et quand la Capitale, insultant à l'histoire,
Votait sa déchéance au mépris de sa gloire ;
Qu'elle oubliait l'éclat dont ce Napoléon,
Son fétiche d'hier avait paré son nom.
Le bruit de votre chute, en traversant le monde,
Y devait imprimer une douleur profonde !
Oh ! qui donc, comparant à toutes vos grandeurs,
Votre exil, vos affronts, n'eût pas versé des pleurs !
Mais vous aviez, du moins, alors une famille :
Près de vous, votre époux, votre enfant ; en Castille,
Une mère aux cheveux tout blanchis à chérir.
Deux des trois dans vos bras sont venus s'endormir ;
Quant à l'autre, un héros rayonnant d'espérance,
Votre fils jeune et beau, gloire, honneur de la France,
Dans un coin de l'Afrique, un lieu presque inconnu,

Il a versé son sang d'Empereur méconnu !
Mais, malgré vos malheurs, vivez, vivez, Madame,
On a besoin de vous : Impératrice ou femme,
Qui vous remplacerait auprès des malheureux ?
Les bons sont clairsemés en ces jours ténébreux.

*
* * .

“ Redde Cæsari quæ sunt Cæsaris
et quæ sunt Dei Deo.” — *Évangile.*

II.

Dans les fastes des temps, glorieuse épopée
(Chevaleresque empire !) en trois jours emportée,
Oui, je t'admire encor . . . Peu partisan des rois,
Trop souvent contempteurs des plus augustes lois,
J'ai souffert un instant, quoique loin de la France,
Tout plein d'accablement aux jours de ta puissance !
Mais le choc dura peu : ce prestigieux nom
M'éblouit et me charme . . . O Dieu ! Napoléon ! . . .
On a dit du premier, qu'en lui s'était faite homme
La Révolution ; et le dernier, en somme,
Est bien aussi l'enfant, le superbe héritier
Du verbe populaire en son essor altier.
Le peuple, en renversant la vieille Monarchie,
S'était jusques au cou plongé dans l'anarchie :
Les deux Napoléon, peuple autant que Marat,
Mais géants et lui nain, ont jeté leur éclat
Pendant que sous leurs pieds s'élaborait dans l'ombre
Le plan d'un univers où l'iniquité sombre ;
Ils pouvaient, seuls, guider de leurs puissantes mains,
Le chariot d'État vers nos grands lendemains !

Les deux Napoléon ? . . . Silence ! . . . à l'auréole
Du vainqueur d'Austerlitz que ferait ma parole ?
Héros-législateur, architecte idéal
D'un monde qu'il tenait sous son doigt triomphal,
Ses lauriers verdîront au temple de Mémoire
Tant que l'humaine espèce aura soif de la gloire.

Mais l'autre est près de nous : Nous avons assisté,
Presque, à son Brumaire² sombre . . . il m'en a coûté
Au souvenir brûlant du sanglant Deux Décembre,
De ne point accabler le vaincu de Septembre . . .
Non . . . Revoyons en lui le fier libérateur
Aux élans géniaux, aux rêves de grandeur,
Qui voulait l'unité, l'austère autonomie
Des Nations vos sœurs, bravant la tyrannie.
C'est lui qui dans la Chine aux cruels errements
A voulu qu'on portât vos émerveillements ;
C'est lui, c'est l'Angleterre, alors son alliée,
Qui sauvèrent Byzance, en tenailles liée ;
Le colosse de l'Est, la Russie aux abois
Se rappela longtemps ses immortels exploits ;
C'est lui que l'Italie, — hélas ! plus tard, ingrate !
A vu voler vers elle, et que son Autocrate,
L'Autriche, a contemplé vainqueur à Magenta ;
Toujours ami du peuple, au Mexique il tenta
D'ajouter un fleuron de gloire à votre France . . .
O Maximilien³ Martyr ! de ta souffrance
Il n'avait pas prévu toute l'intensité :
Ton trône renversé, Charlotte en liberté,
Mais de maux si cruels, malheureuse héritière ;
Mais, désormais privée, ô mon Dieu ! de lumière,

Des clartés de l'esprit : oui le noir peloton
Dont les mousquets maudits te brisèrent le front,
Tuait le même jour la noble intelligence
De Carlotta, ta femme, en contre-coup immense !

.
Mais je termine ici. Paix aux cendres du Mort,
Paix au dernier César !. . . . Quand on pense à son sort,
Au stoïcisme fier que son âme guerrière
Garda pendant l'exil jusqu'à l'heure dernière,
Aussi serein qu'au temps de son règne fameux,
(Eh ! ne l'était-il pas avant ces jours heureux ?)
On se courbe, on se tait. . . . Fabuleuses carrières
Des deux Napoléon, vous êtes les dernières
Dont les modernes temps garderont souvenir :
A la démocratie appartient l'avenir !

CYRILLE C. THÉARD,

Professeur aux Écoles Publiques de la Nouvelle-Orléans.

NOTES.

1. — Napoléon III, nouvellement Empereur, épousa Mlle Eugénie de Montijo, Comtesse de Téba, en janvier 1853.

2. — Le COUP D'ÉTAT (2 décembre 1851), par lequel le Prince-Président (plus tard Napoléon III) s'empara d'un pouvoir dictatorial, en prorogeant de dix ans, pour la forme, son mandat de premier magistrat de la République Française, ne rappelle-t-il pas un peu, quoique sanguinaire, les préliminaires au premier Empire, par le Consulat (18 BRUMAIRE 1799), de son oncle Napoléon Ier.

3. — Charles-François-Maximilien, Archiduc d'Autriche, devint Empereur du Mexique le 10 juillet 1863; fut fusillé le 19 juin 1867 dans son nouvel empire. Sa femme, Carlotta, princesse belge, retirée alors déjà de ce pays, exista longtemps, privée de raison.



LIBRARY OF CONGRESS



0 019 650 397 3

EN VENTE.

Chez HANSELL BROS, Rue du Canal

WHARTON, Rue Carondelet.

GEORGE TRUDEAU, 1224, Rue Kerlerec

ETC.

LIBRARY OF CONGRESS



0 019 650 397 3

